

A L'Or des minuscules

Il est des jours où je ne vois ni le soleil,

Ni la lune

Le regard est éduqué

Pour rester à la hauteur de la vitrine ; regard gondole,

Fausse Vénétie

Entrer dans la cité de Laure Gauthier c'est comme traverser les cercles de l'enfer-mement où les corps se dégonnent sous les cahots de la syntaxe. La violence s'épie derrière les bruits inaudibles, les figurations vides de personnages défigurés, de l'enfance à la vieillesse des êtres que le quotidien acharné a fait grandir sans visage. A abîmé dans le sordide, a beugné de coups, a fait tournicoter dans la machine à laver... A abruti de son somnolent ennui : la mastication de la blanquette de veau ou l'accrochage des rideaux en surimpression sur les blessures, les mots camouflés sous la peau.

Les sept chants de la *Cité Dolente* trace la cartographie de corps démembrés, mutilés, conservés dans le formol d'un silence transparent. La violence est ontologique à la vie, l'espérance se rattrape aux gestes perdus de l'humour.

Il faudra bientôt planter davantage de pins et de chênes pour les cercueils XXL. Et dire que l'on manifeste contre le foie-gras.

Laure Gauthier manipule son lexique au doigté ou à coup de griffes, la main et sa cohorte verbal marque constamment la gestuelle de la langue qui enfouit et déterre. Mains tâchées, mains tendues éperdues, mains ligotées, mains-pochoirs rouge sur la peau, main dans la bouche pour retirer les fils de la viande de veau. Des mains comme les prolégomènes d'un désir fossoyeur.

Tendre la main au travers de la terre sous laquelle gît sa mère, pour s'en couvrir, s'y rassurer.

La langue ligature ramasse les organes que la pesanteur ne peut guère soulever de la flaque de sang. *L'enfant au pilori, torturé en public*, ne vaut pas un spectacle, le malade cloué dans son lit stationne *entre dehors et dedans* sans voir l'issue dans le couloir.

Tout comme le corps fracturé, le décor se fracture, effraction des sensations dans le réel, effraction des couleurs, des sons, des *images-truites* en guise de truites, le réel ne se plie pas en quatre dans la description formelle. Un réel fractal, pointé au fond de la rétine pour regarder les viscères et le squelette.

Curiosité animale. J'attends sans langue. Ne suis qu'attente et nez. Odeur de pins artificiels sous laquelle je devine la mort. Cela sent le linoleum, le détergent et la vie achevée.

On y étouffe dans la prose de Laure Gauthier, en apnée sous les mots, le nez aux aguets, la bouche obstruée, les oreilles dans l'agonie des corps, la respiration se défait maigre, au bord de l'asphyxie.

bouche à bouche écorché avec l'inaccepté

Dans La cité dolente de Laure on y entend un chant, on ne sait si c'est celui des origines ou de la fin, il s'époumone dans la langue, la dégringolade des allitérations le halètement lexical les cris en lettres capitales les incartades domestiques et l'humour sauve qui peut.

Magnifiquement poésie.

Claire Tencin